

KANAVAL : Rythmes haïtiens et musique de La Nouvelle-Orléans

2^{ème} heure

Ce documentaire radiophonique en deux parties est présenté par Leyla McCalla, artiste et musicienne haïtienne-américaine basée à la Nouvelle-Orléans. Elle est membre fondatrice du groupe *Our Native Daughters* et ancienne membre de la formation *Carolina Chocolate Drops* récompensée aux 53^{ème} Grammy Awards pour l'album *Genuine Negro Jig* dans la catégorie Meilleurs Albums Traditionnels Folk.

.....

00:00 [*Boukman Eksperians - "K M Pa Sote"*]

Bienvenue sur KANAVAL : Rythmes haïtiens et musique de La Nouvelle-Orléans.

Je suis Leyla McCalla. Durant cette 2^{ème} heure, nous explorerons en profondeur la musique de Haïti... y compris la cosmologie vaudou qui y occupe une place centrale.

ELIZABETH MCALLISTER : Le vaudou touche à la vie quotidienne et, même si vous êtes là à écosser des petits pois, vous pouvez chanter aux esprits.

Les artistes et musiciens qui utilisent leur plateforme pour inspirer et émanciper les gens.

MARYSE DEJEAN : La musique en Haïti est véritablement une arme pour faire la révolution. Si vous vivez en Haïti, je pense que vous êtes constamment dans un état de résistance.

RICHARD MORSE : Les Haïtiens recherchent des paraboles qui vont les aider à traverser les écrans de fumée, les aider à passer la nuit.

Et les sons et les rythmes qui relient Haïti et La Nouvelle-Orléans, les vivants et les morts, le présent au passé.

BEN JAFFE : La première chose que j'ai entendue dans l'aéroport était un banjo, et j'avais l'impression d'entendre le banjo que j'entendais lorsque je grandissais à La Nouvelle-Orléans.

Voici un aperçu de la deuxième heure de Kanaval : Rythmes haïtiens et musique de La Nouvelle-Orléans.

Nous reprenons dans un instant.

SEGMENT A

Presque tous les dimanches à La Nouvelle-Orléans — quand il n’y a pas de pandémie — une fanfare de cuivres est à la tête d’une procession déambulant dans les rues de la ville et à laquelle participent des centaines, et parfois des milliers, de personnes.

Cela s’appelle une *second-line parade* (défilé de seconde ligne) car les musiciens ouvrent la voie pour la « seconde ligne » — la foule qui défile juste derrière eux.

Un barrage de danseurs suit un barrage de sons. Une fête en marche où il devient difficile de distinguer les artistes des participants. Le rythme de la musique invoque les esprits des ancêtres.

Il n’y a rien de plus néo-orléanais que ce rituel sacré hebdomadaire.

Même si vous n’êtes jamais allé à *Crescent City* [NdT : la *ville croissant*, surnom de La Nouvelle-Orléans], vous connaissez notre musique, nos fêtes, nos défilés. Vous avez entendu parler des perles, du gumbo et du Vieux carré français.

Mais qu’est-ce qui se cache derrière ces traditions ? Pourquoi le cœur culturel de la ville est-il ce qu’il est ?

Pourquoi sommes-nous tels que nous sommes ?

Ceci est le son des danseurs, des tambours et d’autres membres du Krewe Du Kanaval, une association dédiée à l’entretien de liens entre La Nouvelle-Orléans et Haïti.

BEN JAFFE : Grâce à Krewe du Kanaval, nous avons une conversation dans notre ville.

Vous venez d’entendre Ben Jaffe — avec sa grande tignasse bouclée et ses grandes lunettes rondes, on ne manque pas de le reconnaître en ville. Ben est le directeur artistique du légendaire Preservation Hall Jazz Band.

BEN JAFFE : La ville a des difficultés à trouver son identité. Et personne n’en discute parce que cela est douloureux pour beaucoup de monde. C’est douloureux pour moi-même d’y réfléchir. Vous savez, je suis né ici, mais je ne suis pas d’ici si vous voyez ce que je veux dire. Je ne suis pas un Néo-Orléanais de la cinquième, sixième ou huitième génération. Je suis de la première génération. Mes parents sont de Philadelphie.

La « douleur » dont parle Ben est profonde. Elle remonte à l’époque où deux colonies françaises florissaient à 1 600 km l’une de l’autre : La Nouvelle-Orléans et Saint-Domingue — appelée aujourd’hui Haïti.

Comme nous l’avons dit, ces liens font partie de l’ADN de La Nouvelle-Orléans. Ils sont également visibles à la surface.

WIN BUTLER : En dehors de l’architecture, de la cuisine et de la musique, c’est moins évident.

Nous venons d’entendre Win Butler, le leader du groupe de rock *Arcade Fire*. Il vit à La Nouvelle-Orléans en compagnie de sa femme Régine Chassagne qui est à moitié haïtienne et à moitié canadienne.

Win et Régine affirment que l’une des principales raisons pour laquelle ils ont déménagé à La Nouvelle-Orléans était d’explorer en profondeur la vie culturelle que la ville partage avec Haïti.

WIN BUTLER : Les deux endroits se ressemblent. On y cuisine et fête Mardi Gras de la même manière. Il existe le même sous-courant religieux, comme un Catholicisme maté de religion africaine et de vaudou. Et il en existe une sorte de version touristique, mais il est également présent dans la société. Ce que je veux dire, notamment en cette période de l'année, est que durant la totalité du mois qui précède Mardi Gras, vous pouvez simplement l'entendre dans les rues. Vous l'entendez la nuit, vous entendez la langue, vous entendez les Indiens de Mardi Gras chanter. C'est tout autour de vous en quelque sorte.

RÉGINE CHASSAGNE : Il existe également un lien spirituel.

Régine et Win ont rapidement sympathisé avec Ben du Preservation Hall grâce à leur amour commun de la musique et de la culture.

Ils ont décidé d'aller ensemble en Haïti.

Win affirme que Ben n'y était jamais allé.

WIN BUTLER : Je me souviens lorsque nous sommes arrivés sur le plateau central nous avons entendu une fanfare qui semblait jouer pour nous. Et on aurait dit que Ben pleurait. On aurait cru avoir utilisé une machine à remonter le temps qui nous aurait transportés à La Nouvelle-Orléans avant le swing, avant le jazz. C'était vraiment très fort.

L'architecture, la cuisine et les habitants rappelaient à Ben sa ville natale.

10:10 [Danny Barker - "Tishomingo Blues]

BEN JAFFE : Lorsque nous sommes sortis de l'avion et que j'ai respiré l'air ambient, j'ai commencé à pleurer. Et je ne savais pas pourquoi. La première chose que j'ai entendue dans l'aéroport était un banjo...

BEN JAFFE : ...et j'avais l'impression d'entendre le banjo que j'entendais lorsque je grandissais à La Nouvelle-Orléans.

Cette expérience était si forte que Win, Régine et Ben ont immédiatement réfléchi à la façon de donner vie à ces liens chez eux, à La Nouvelle-Orléans. Ils ont alors co-fondé Krewe du Kanaval en 2017.

RÉGINE CHASSAGNE : À La Nouvelle-Orléans, comme en Haïti, divers groupes travaillent constamment sur ce thème.

On écoute à nouveau Régine Chassagne.

RÉGINE CHASSAGNE : Des compagnies de danse, des joueurs de tambour, telle ou telle association culturelle. Alors, lorsque je suis venue à La Nouvelle-Orléans, j'allais au Mardi Gras pour retrouver toutes ces influences qui existent dans la ville tout au long de l'année. Mais lorsque je vais au Mardi Gras, comme le Main Street Mardi Gras, je ne les vois pas.

Régine estime que la ville pourrait faire davantage pour reconnaître la part haïtienne de son identité.

RÉGINE CHASSAGNE : Pour moi, il s'agit simplement de saisir l'occasion qui nous est donnée de faire avancer les choses afin que tous ces groupes et associations qui disent la même chose depuis toujours puissent être mis en valeur et exhiber la magnifique culture dont tout le monde est fier de toute façon.

Les célébrations de Krewe Du Kanaval comprennent des défilés, des fêtes et des concerts. Des groupes de Haïti se produisent aux côtés de musiciens de La Nouvelle-Orléans. Leurs sons fusionnent sans peine.

C'est une grande fête.

STEEVE VALCOURT : Lors de notre première visite, tout le monde était émerveillé d'être ici. Et à chaque coin rue, {il y a des gosses...} quelqu'un avec un saxophone qui joue tout seul. J'étais là : « Ouah ». Parce que c'est la même chose en Haïti – tout ce que nous faisons a une composante musicale.

Nous écoutons Steeve Valcourt, le leader de Lakou Mizik, un groupe montant de Jacmel en Haïti qui comprend des vedettes de cette région.

Le groupe associe deux concepts :

Les lakous sont des quartiers familiaux qui se sont répandus après la révolution haïtienne. Lakou fait référence à la fois à du concret – un groupe de maisons autour d'une cour centrale – et à la cellule familiale elle-même.

Et mizik est un diminutif de mizik rasin – ou la musique haïtienne des racines.

Ils sont venus pour la première fois à La Nouvelle-Orléans en 2017 pour jouer le Krewe Du Kanaval. Steeve affirme qu'en Haïti, la musique est partout.

STEEVE VALCOURT : Lorsque vous faites les corvées, lorsque vous plantez, lorsque vous travaillez la terre, lorsque vous allez chez le mécanicien, quoi que vous fassiez, vous chantonnez pour vous donner de l'allant. La musique accompagne tout ce que nous faisons.

Et c'est ce qui m'a émerveillé lorsque je suis arrivé ici. Je me suis dit : « Oui, il y a de la musique à tous les coins de rue. »

Je me suis senti chez moi.

Ce sentiment est mutuel.

Une histoire commune cimenter ce lien.

ANGEL PARHAM : La migration de la Saint-Domingue coloniale vers La Nouvelle-Orléans a vraiment fourni cette infusion de présence africaine, de musique africaine, de danse africaine et a véritablement solidifié ce qui existait déjà ici en y ajoutant de nouvelles influences.

Angel Parham enseigne la sociologie à l'université Loyola de La Nouvelle-Orléans.

ANGEL PARHAM : Dans le reste des États-Unis, vous n'aviez pas les traditions de danse et de tambours que vous aviez à La Nouvelle-Orléans, vous voyez ? Alors, avec cette nouvelle influence, en 1809, les Anglo-Américains, à nouveau, ne parvenaient pas à éliminer cette influence africaine aussi facilement qu'ils le souhaitaient parce que vous aviez désormais ce groupe tout entier qui venait de la Saint-Domingue coloniale, et nombre d'entre eux étaient des Africains. Je veux dire par là qu'ils étaient nés en Afrique. Cela se traduit également par la préservation des rythmes très particuliers que nous avons ici dans nos deuxièmes lignes, par exemple.

Angel explique que si l'on écoute attentivement la musique « deuxième ligne » et que l'on observe les mouvements de danse complexes qui l'accompagnent, on commence à percevoir les schémas de l'histoire.

ANGEL PARHAM : Vous entendrez beaucoup de similitudes dans le rythme sous-jacent, et vous verrez aussi des similitudes physiques dans le type de danse, dans les pas de danse. Ce sont donc, encore une fois, les

couches que vous voyez qui sont retenues dans le paysage sonore, la danse et l'architecture. Et aussi dans la race.

Ces couches similaires s'insinuent dans la culture politique.

À La Nouvelle-Orléans, les *Social Aid and Pleasure Clubs* remontent à la fin du 19e siècle. Les Afro-Américains les ont créés par nécessité et solidarité. Ces clubs lèvent des fonds pour répondre aux besoins de leurs membres — ils ont joué un rôle critique lorsque les banques refusaient de prêter aux Noirs.

Ils constituent également un lien avec les ancêtres d'Afrique et des Caraïbes.

BRUCE BARNES : Je suis membre d'un *social aid and pleasure club*, qui est une association de défilé connue sous le nom de Black Men of Labor. Et nous défilons dans les rues de la ville sur une musique traditionnelle et en utilisant des styles de danse traditionnels.

Bruce Sunpie Barnes est musicien, garde-forestier et auteur habitant à La Nouvelle-Orléans. Les clubs comme celui des Black Men of Labor organisent et dirigent des défilés de deuxième ligne. Ils coordonnent également des programmes sociaux dans leurs quartiers.

BRUCE BARNES : L'attrait est tout d'abord de maintenir en vie la tradition. L'attrait est de comprendre et de savoir comment établir des liens directs avec les esprits ancestraux et les membres de votre famille. C'est un lien direct. C'est incontournable. Ensuite, il s'agit d'être en mesure de faire passer des messages sociaux aux habitants de la ville que nous aimons tant pour dénoncer la violence, la violence intrafamiliale, la violence à l'égard des enfants, des femmes, la violence liée aux armes à feu et aux drogues. Toutes ces choses qui vont vous amener à connaître votre fin ultime.

Ben Jaffe nous a dit que la première fois qu'il a visité la capitale de Haïti il avait cru tomber sur un défilé d'un *Social Aid and Pleasure Club*.

BEN JAFFE : Nous descendions la rue et j'ai remarqué une fanfare {défilant sur un grand boulevard} dont les membres portaient ce que nous appelons à La Nouvelle-Orléans une « tenue traditionnelle noire-et-blanche », c'est-à-dire un pantalon noir, une chemise blanche et une cravate noire. À La Nouvelle-Orléans, cela signifie également porter une casquette noire – la casquette noire des fanfares. Et j'ai remarqué que la rue, sur toute sa longueur, était bordée d'entreprises de pompes funèbres. Et je me suis dit que la fanfare devait passer toute la journée ici et que lorsqu'il y avait des funérailles, le patron de l'entreprise de pompes funèbres devait négocier avec la fanfare pour qu'elle vienne célébrer une cérémonie en hommage au défunt et mener une procession, comme nous le faisons à La Nouvelle-Orléans.

Les deuxièmes lignes et funérailles jazz de La Nouvelle-Orléans. Des groupes de Rara et des défilés bonnapye en Haïti. Ben nous a raconté que lors de sa visite en Haïti, le paysage musical lui est apparu plus que familier.

BEN JAFFE : Vous savez, d'habitude, lorsque vous allez quelque part, il y a toujours quelque chose qui vous rappelle votre chez soi. Ce n'est pas juste une similarité, mais c'est une similarité avec La Nouvelle-Orléans d'il y a cinquante ans, ou d'il y a un siècle. Ce qui m'a époustoufflé, c'est que ces précieuses traditions se perpétuent aujourd'hui en toute connaissance de cause, mais parfois sans même savoir qu'il s'agit d'une tradition. Cela fait tout simplement partie de leur identité. C'est juste que c'est comme ça que ça se fait. C'est ainsi que cela a toujours été fait. C'est ainsi que nous allons continuer à le faire.

De quoi parlons-nous vraiment lorsque nous évoquons ces traditions partagées ? Du paysage sonore commun ? De ces liens ?

Pour le savoir, nous devons aller en Haïti. Nous reviendrons à La Nouvelle-Orléans plus tard.

Vous écoutez KANAVAL : Rythmes haïtiens et musique de La Nouvelle-Orléans. Je suis Leyla McCalla.

Nous reprenons dans un instant. Restez avec nous.

SEGMENT B

Bienvenue sur KANAVAL : Rythmes haïtiens et musique de La Nouvelle-Orléans. Je suis Leyla McCalla.

21:00 [Société Soleil Levant - "Vye Gran"]

Les rythmes sont la fondation de la musique haïtienne.

Ces rythmes créés en Haïti durant l'ère coloniale trouvent leurs racines dans l'Afrique qui existait avant la traversée transatlantique des esclaves, dans les communautés d'esclaves marrons et dans la culture indigène taino.

Une seule personne ne peut pas en connaître tous les rythmes. Mais le système sous-jacent que nous pouvons utiliser pour les comprendre est le vaudou.

ELIZABETH MCALISTER : Le vaudou est une version créole mais également chrétienne d'un système religieux venant d'Afrique.

Nous écoutons Liza McAlister. Elle enseigne la religion à l'université de Wesleyan.

ELIZABETH MCALISTER : Il est constitué d'éléments provenant aussi bien du Catholicisme colonial espagnol que du catholicisme français maté de Yoruba traditionnel, de religion du Congo, de religions Fon du Dahomey et d'autres traditions religieuses d'Afrique de l'Ouest et centrale. Et cette tradition s'est développée en Haïti des temps de l'esclavage à nos jours. C'est vraiment un système culturel complet. Aux États-Unis, nous avons tendance à le désigner comme une religion parce que nous cloisonnons les choses, mais il s'agit d'une philosophie, d'une thérapie et d'un système religieux tout à la fois.

LOGAN SCHUTTS : Avec le vaudou haïtien, vous avez les esclaves africains venant du Sénégal, de la Côte-de-l'Or, qui est aujourd'hui le Ghana, de la région du Togo et du Bénin, d'où vient le vaudou.

Nous écoutons Logan Schutts, un batteur vaudou vivant à La Nouvelle-Orléans.

LOGAN SCHUTTS : Mais il se pratique par les tambours, la danse et le chant – ce qu'ils ont en commun. En dehors des tambours qui varient grandement d'une région à l'autre, les chansons sont très différentes, bien sûr, les langues sont très différentes. Et puis, tous ces peuples étaient représentés en Haïti, et toutes ces traditions devaient être respectées, maintenues et préservées. Et aujourd'hui, il semble que toute maison de vaudou en Haïti contient toutes ces différentes nations, et chaque nation possède ses tambours que vous amenez pour tel ou tel segment de la cérémonie. Et vous avez différents chants et différents – ce qu'on appelle les loas.

Les Haïtiens appellent leurs esprits loas. Différents groupes de loas existent dans chaque nation. Par conséquent, vous avez différents rythmes associés à ces esprits.

ELIZABETH MCALISTER : Les cérémonies sont absolument magnifiques.

Nous écoutons à nouveau Liza McAlister.

ELIZABETH MCALISTER : La musique n'est juste qu'une des nombreuses composantes artistiques d'une messe vaudoue. Généralement, vous avez les tambours, mais pas toujours.

Et c'est la sorte de trio de tambours que vous trouvez également en Afrique de l'Ouest. Et puis, il y a le chœur de chanteurs en appel et réponse au-dessus des tambours. Et il s'agit de l'une des manières d'invoquer les dieux ou les esprits qu'ils appellent loas ou anges. Et chaque esprit a de nombreux chants qui l'invoquent.

Et durant une cérémonie, chaque esprit est invoqué dans l'espoir qu'il descende et vienne posséder les danseurs.

Les praticiens du vaudou croient que la vie se poursuit dans la mort. Que les âmes se glissent dans la mer et que les familles peuvent les rappeler grâce à la musique et à des rituels.

Cette perception de la mort aide les familles à rester en contact avec leurs ancêtres à travers le chant, la danse et la foi.

Ogun est une famille de loas. Une femme a écrit cette chanson alors qu'elle était possédée — et sa petite-fille l'a enregistrée.

ELIZABETH MCALISTER : La femme qui chante cette chanson est une des chanteuses et une membre fondatrice de Boukman Eksperians, une formation de Haïti qui associe les musiques traditionnelles vaudoues aux codes pop du rock and roll.

Elle voulait montrer au public que le vaudou touche à la vie quotidienne et, même si vous êtes là à écosser des petits pois, vous pouvez chanter aux esprits. En Haïti, il n'est pas rare de voir quelqu'un assis là en train de chanter.

La chanteuse dont Liza parle est Mimerose Beaubrun.

Et elle chante une chanson que sa grand-mère a été la première à chanter alors qu'elle était possédée par un esprit. Apparemment, l'esprit est venu posséder sa grand-mère qui s'est alors mise à chanter. Et les paroles disent, *Ogun*, qui est l'esprit de la guerre, du fer et de la discipline.

Ogun... roi des anges... Ces gens disent qu'ils vont me faire la peau, ces gens sont mes ennemis. Qu'est qu'il va m'arriver ? Et Ogun répond, « Ah, c'est une blague. C'est un jeu. Je suis ici. Je te protège. Les anges sont autour de toi. Tu ne risques rien ».

Le groupe de Mimerose Beaubrun, Boukman Eksperians, est légendaire. Il a été formé à la fin des années 70 — alors que sévissait le régime brutal de Papa Doc Duvalier — et est devenu la voix du peuple.

Le groupe tient son nom de Dutty Boukman — un prêtre vaudou et héros de la révolution haïtienne.

LOLO BEAUBURN : Il a réussi à fédérer tous les esclaves.

Nous écoutons Theodore Lolo Beaubrun — membre du groupe et mari de Mimerose. Dans son jardin dans la commune de Jacmel, il nous a parlé le jour de l'anniversaire de la cérémonie qui soi-disant a fédéré les esclaves et lancé la révolution haïtienne.

Dutty Boukman a dirigé cette cérémonie.

LOLO BEAUBURN : Il fait un discours durant lequel il affirme que le dieu des blancs veut du sang, mais que le vrai dieu veut nous délivrer de notre condition.

Cet esprit révolutionnaire a inspiré le groupe de Lolo et Mimerose.

Avec la musique, Boukman Eksperyans résiste à l'oppression et délivre des messages d'espoir au peuple haïtien.

Dès leur premier concert en 1978, ils deviennent instantanément des vedettes.

PAUL BEAUBRUN : D'après ce qu'il m'a dit, il avait vu Bob Marley au Madison Square Garden, et il n'en revenait pas.

Le fils de Lolo et Mimerose, Paul Beaubrun, n'était qu'un petit garçon à l'époque, mais il se souvient vouloir absolument faire partie du groupe.

Il affirme qu'ils ont eu un impact immédiat parce que leur son était nouveau. Ils ont syncrétisé la musique traditionnelle haïtienne — *mizik rasin* — avec les sons électriques venus du nord.

PAUL BEAUBRUN : Vous savez, c'était tout simplement électrique en raison de l'ingénieur du son, des responsables de la lumière – et tout le monde dansait au son de cette musique. Il était très fan et il écoutait la ligne de basse et s'est dit « ouah, vous savez, s'il arrive à faire ça avec sa musique, nous pouvons faire ça avec notre musique aussi ». Cela est donc ce qui les a inspirés à créer un style musical qui soit haïtien, purement haïtien, mais vous savez vous avez d'autres styles musicaux présents.

CHICO BOYER : C'est africain au fond de l'âme. Comment dire ? On ne peut trouver un lien qu'à travers le vaudou.

Chico Boyer était un membre fondateur de Boukman et son bassiste pendant de nombreuses années. Aujourd'hui, il vit à Brooklyn.

CHICO : La musique *Risin* est basée sur notre culture, notre culture africaine, une culture profondément africaine. Parce que vous savez, nous étudions tous ces rythmes. Nous allons dans la campagne dans le Lakou pour que les *payzans* nous enseignent la musique, les rythmes, la culture et tout, car nous sommes africains.

La réputation de Boukman s'est faite lors de ses concerts à Kanaval en Haïti. Leurs chansons sont devenues des cris de ralliement.

Le premier hit du groupe à Kanaval, « Ke'm Pa Sote », a contribué au renversement d'un gouvernement.

Theodore Lolo Beaubrun : Les gens nous ont laissés chanter et nous chantions comme des malades !

Nous écoutons à nouveau Lolo Beaubrun dans son jardin à Jacmel. Il nous dit que l'armée s'est démenée pour empêcher Boukman Expereyans de se produire.

THEODORE LOLO BEAUBRUN : Douze jours après Kanaval, les gens sont descendus dans la rue et ont chanté dans le calme la chanson « Ke'm Pa Sote ». Et douze jours plus tard, le général Avril, qui était au pouvoir, est parti sans bain de sang. Il a quitté le pouvoir sans bain de sang.

La chanson a permis à Haïti de connaître une brève période de paix.

THEODORE LOLO BEAUBRUN : Vous voyez, c'est la force de la musique. L'esprit a fait cette musique. C'est l'esprit.

LORI MARTINEAU : Je ne sais pas... J'essaie de le comparer comme une Américaine à un moment révolutionnaire dans le temps et en musique. Mais Boukman a vraiment été cela pendant des années. Ouais.

LINDA RENO : Un peu comme du Bob Dylan. Vous savez, c'était envoyé en pleine gueule, mais avec de la poésie aussi, vous voyez ?

Vous écoutez mes amies Lori Martineau et Linda Reno. Elles gèrent une association appelée Haitianola.

Lori a grandi en Haïti lorsque des groupes tels que Boukman devenaient très populaires.

Ils ont influencé d'autres groupes qui ont utilisé leur musique contre le gouvernement, notamment durant Kanaval.

Selon elle, les gens savaient qu'il fallait beaucoup de courage à ces groupes pour s'exprimer avec autant de force et publiquement.

LORI MARTINEAU : Ça fait peur ! Ils plaisantent au sujet d'événements politiques [on commence à entendre une chanson].

C'est une chanson de Kanaval 2020.

LORI MARTINEAU : Celle-là est intitulée « Lock ». On est en novembre ou en décembre et les problèmes politiques sont surnommés « Lock », comme dans lockdown [NdT : confinement]. Le pays est confiné et la chanson s'appelle « Lock ». Les Haïtiens ont l'habitude de trouver un moyen de rire de situations qui sont difficiles et douloureuses.

NATHALIE CERIN : Avec des groupes comme Boukman {qui sont très particuliers}, vous pouvez être certains que leurs chansons seront très engagées.

Nous écoutons Nathalie Cerin qui est musicienne et auteure vivant à Philadelphie. Elle est la rédactrice-en-chef de Woy Magazine, une publication qui cherche à maintenir le contact entre Haïti et la diaspora haïtienne.

Elle a grandi entre Port-au-Prince et Philadelphie, et elle a toujours été obsédée par les nouvelles chansons écrites en vue de la saison de Kanaval.

NATHALIE CERIN : Je me souviens entendre des chansons de carnaval qui parlent par exemple de l'inflation et nous dansions dessus. Elles parlent du taux de change avec le dollar, de notre pouvoir d'achat qui diminue en raison de l'inflation et Boukman chante au sujet de politiciens qui abusent de leur pouvoir et puis vous avez bien sûr d'autres genres {comme les groupes de compas}.

32 :31[T-Vice – Helicopt a]

Compas est un style de musique de danse né en Haïti. Il fusionne des rythmes africains avec la danse de salon à l'européenne. C'est énormément populaire dans le monde entier

Compas se caractérise par un rythme régulier, une pulsation régulière.

NATHALIE CERIN : Ils ont tendance à écrire des chansons auxquelles des pas de danse peuvent être associés, vous voyez. Par exemple, je me souviens d'une année où le groupe T Vice, qui est probablement la formation de compas la plus populaire, avait une chanson intitulée « Helicopter » et tout le monde retirait sa chemise pour la faire tourner autour de sa tête comme un hélicoptère.

RICHARD MORSE : Vous écrivez quelque chose et soudainement vous avez {un} million de personnes qui connaissent votre chanson.

Nous écoutons Richard Morse qui dirige RAM — un des groupes haïtiens les plus influents de ces 25 dernières années. Bien qu'il ait passé son enfance dans le Connecticut, sa mère — Emerante Morse — était une folkloriste haïtienne bien connue. Il affirme qu'elle s'est assurée qu'il soit imprégné des rythmes vaudous et de la musique traditionnelle.

Avant Kanaval, il ressent une sensation bien plus intense que le trac.

RICHARD MORSE : Les gens se demandent, « Est-ce qu'il ne va pas avoir des ennuis ? Est-ce qu'il ne va pas — est-ce qu'ils ne vont pas avoir des ennuis ? » Vous savez, « Est-ce qu'ils ne vont pas se faire tuer ? » Lorsque j'étais dans un groupe dans le New Jersey, on jouait dans des clubs et je ne pensais pas à ça. Je ne parlais même pas le créole à l'époque. Je ne savais même pas qu'il existait un public haïtien, vous savez, tout cela a fait partie d'une évolution. Et soudainement, les gens se mettent à interpréter vos chansons.

RICHARD MORSE : Et lorsque nous avons écrit « Fey », vous savez, les paroles de la chanson disaient « Je n'ai qu'un fils, ils l'ont forcé à quitter le pays ». Et il y a autre chose aussi. « Je suis une feuille sur une branche, un violent orage a éclaté et m'a fait tomber / Le jour où je tombe n'est pas le jour où je meurs ». Les gens peuvent comprendre ou non ce que cela signifie ou déterminer comment cela va être interprété ? Et bien, la « feuille sur une branche, un orage violent a éclaté et m'a fait tomber », cela a été interprété comme un coup d'état. Est-ce que c'est une exagération ? Je ne sais pas.

C'est ce que cherchent les Haïtiens. Les Haïtiens recherchent des paraboles qui vont les aider à traverser les écrans de fumée, les aider à passer la nuit et les aider à comprendre où ils en sont.

Richard et son groupe ont connu les menaces de mort. Ils n'ont jamais arrêté de jouer leur musique au message politique.

Le groupe qui comprend la chanteuse Lunise Morse, mariée à Richard, joue tous les jeudis dans l'historique Hôtel Oloffson à Port-au-Prince.

Cette bâtisse dans le style gingerbread est une propriété que Graham Greene a rendu célèbre dans son roman Les Comédiens et que Richard a achetée en 1987.

MARYSE DEJEAN : La musique en Haïti est véritablement une arme pour faire la révolution.

Nous écoutons Maryse DeJean — une animatrice à WWOZ, une station de radio non commerciale de La Nouvelle-Orléans. Elle a grandi à Port-au-Prince.

MARYSE DEJEAN : Si vous vivez en Haïti, je pense que vous êtes constamment dans un état de résistance. Vous devez constamment vous débrouiller pour survivre. Et il existe différents degrés de révolution, et je ne

parle pas d'insurrection vous savez, mais chaque jour, à chaque instant, vous devez trouver un moyen de survivre. Pas simplement survivre, mais comment vous allez prospérer.

Maryse affirme que la musique est au cœur de la vie en Haïti. Elle s'infiltré *partout*. Et on en revient toujours aux rythmes.

MARYSE DEJEAN : Cela provient en partie des rythmes vaudous. Cela provient en partie du métissage qu'est vraiment la culture haïtienne, vous savez, les nations africaines, vous savez, l'influx d'Espagnols et d'Anglais et de Français, mais aussi le peuple indigène, les Tainos {– il y a un peu de ça également}. Et oui, de profondes déclarations sont faites, des déclarations politiques, avec la musique.

Ce mode de vie trouve un écho chez les habitants de La Nouvelle-Orléans.

Prenez « Louisiana 1927 » – une complainte que Randy Newman a composée au milieu des années 70. Au New Orleans Jazz and Heritage Festival, le chanteur de La Nouvelle-Orléans John Boutté l'a interprétée.

Boutté a remanié la chanson pour en faire un hymne de la ville après l'ouragan Katrina en 2005. Le refrain dit « Ils essaient de se débarrasser de nous » – un sentiment qui trouve un écho auprès de publics défaits par la nature ainsi que par un gouvernement négligent et cruel.

Cette chanson résiste au temps à La Nouvelle-Orléans.

Depuis 215 ans, la musique relie spirituellement ces deux lieux, et ce n'est pas fini.

Vous écoutez Kanaval : Rythmes haïtiens et musique de La Nouvelle-Orléans. Nous revenons après une pause.

SEGMENT C

Bienvenue sur Kanaval : Rythmes haïtiens et musique de La Nouvelle-Orléans. Ici Leyla McCalla à l'antenne.

Comme beaucoup, j'ai passé pas mal de temps à la maison en 2020. Mes tournées, mes séances d'enregistrement, mon spectacle interactif – tout a été annulé.

La pandémie de Covid-19 nous a obligés à rendre compte de la manière dont nous prenons soin les uns des autres. Et elle a mis en évidence les inégalités locales, nationales et mondiales qui font que pour beaucoup de gens, il est difficile de prospérer.

41:47 [Leyla McCalla - "A Day for the Hunter, A Day for the Prey"]

Le titre de mon album de 2016 s'inspire d'un proverbe haïtien : « Un jour pour le chasseur. Un jour pour la proie ». C'est aussi le titre d'un ouvrage de l'ethnomusicologue Gage Averill qui m'a interpellé.

Au premier degré, je l'ai compris comme s'agissant d'un jour pour l'opresseur et d'un jour pour l'opprimé. Une phrase que seule la survie durant l'esclavage aurait pu produire.

Au deuxième degré, cela m'a fait réfléchir aux rôles que nous jouons tous de notre vivant.

Cela est d'autant plus vrai que j'ai l'impression que nous vivons dans une société qui nous dit ce que

nous devons faire pour prendre soin de nous-mêmes et de nos familles, mais qui nous donne si peu de ce dont nous avons besoin pour rendre cela possible.

Parfois nous sommes le chasseur, parfois nous sommes la proie.

J'ai écrit le morceau qui donne son titre à l'album en pensant aux réfugiés qui essaient de rejoindre les États-Unis par la mer. J'ai aussi réfléchi au désespoir et à la vulnérabilité de la position dans laquelle ils se trouvent. J'ai eu l'impression que ce proverbe capturait vraiment l'essence de l'esprit haïtien ; pour moi, il est lié à la lutte pour les droits humains.

Chaque jour, je pense à la dure existence de tant de personnes aux États-Unis et en Haïti. Ces proverbes haïtiens trouvent un écho à travers le temps parce que le monde n'a pas fondamentalement changé.

La culture haïtienne a tant de sagesse à nous enseigner.

CHICO BOYER : Nous nous trouvons à Ditmas Park dans un magnifique quartier de Brooklyn qu'on appelle Flatbush. Et j'y vis depuis un bon moment. Mon dieu, vingt ans, {vingt-deux ans} déjà.

Nous avons entendu Chico Boyer un peu plus tôt. Il est un membre fondateur de Boukman Ekseparyans. Aujourd'hui, à Brooklyn, il produit des disques, joue dans le groupe de Paul Beaubrun et élève des abeilles.

CHICO BOYER : Nous avons un studio, un studio d'enregistrement que j'utilise principalement pour la communauté haïtienne, mais tout le monde est le bienvenu. Nous faisons venir tout le monde ici et nous pouvons faire un joli boucan – mieux vaut le boucan de la musique que n'importe quel autre bruit. [rires]

Début 2020, Paul a sorti un album bien reçu par la critique. Il s'appelle *Rassembleman* ou « grand rassemblement ». Son groupe s'apprêtait à faire une tournée mondiale.

Alors, Chico raconte, la pandémie a frappé.

CHICO BOYER : Nous avons perdu le groupe, nous avons perdu des tas de concerts...

Après avoir été confinés durant la première moitié de 2020, Paul et Chico ont décidé d'organiser des concerts hebdomadaires dans le jardin de Chico. Ils les ont appelés « Healing Saturdays » (les samedis qui guérissent).

CHICO BOYER : Et nous avons décidé, très bien, nous allons rassembler du monde pour qu'ils se sentent mieux. Nous savons que tout le monde n'a pas accès à la musique. Grâce à la musique, nous pouvons avoir un sens de la préservation de soi, vous savez, conserver son bon sens, donner tout ce que nous décidons de partager. Alors on s'en fout, nous jouons de la musique pour les gens du quartier et voilà, tout le monde y a pris du plaisir.

Ces concerts ont commencé avec un modeste public. Mais ils ont rapidement connu du succès. Une foule heureuse et dansante. Respectant la distanciation physique et portant des masques.

CHICO BOYER : La joie que nous pouvons voir sur les visages des gens qui viennent est ce que nous recherchons. Nous voulons rendre les gens heureux pendant quelques heures. Ils peuvent oublier leurs problèmes, entre autres. C'est l'objectif. {Et nous allons continuer. Nous pouvons ainsi nous exprimer} Cela fait du bien. {Nous communiquons et partageons ce que nous avons avec notre quartier.} Et ils adorent ça. Et je suis si heureux que nous l'ayons fait.

CHICO BOYER : La leçon que nous avons tirée de la pandémie est valable pour tout le monde. Je pense que tout le monde devrait tirer les conclusions de ce qui se passe. Le monde est petit. Nous venons du même endroit. Nous allons retourner au même endroit. Alors, entre temps, faisons du monde un endroit où

il fait bon vivre... allez.

Paul Beaubrun se fait l'écho du sentiment éprouvé par Chico selon lequel les Haïtiens sont experts dans l'art de la survie – physique et spirituelle.

PAUL BEAUBRUN : Nous avons besoin de musique en ce moment. La musique est plus importante aujourd'hui qu'à n'importe quel autre moment, parce que nous passons presque toute la journée à la maison, tous les jours. Que pouvons-nous faire d'autre ?

La musique peut vous aider à être de meilleure humeur. La musique peut vous aider à vous retrouver et à vous sentir plus à l'aise. La musique est extrêmement importante {en ce moment}.

Le mot « résilient » est souvent utilisé pour décrire le peuple de Haïti. Cela vaut également pour les habitants de La Nouvelle-Orléans.

Ce terme tente de recouvrir les défis considérables que les habitants de ces régions ont dû relever. En Haïti, le tremblement de terre de 2010 a fait des centaines de milliers de morts et des millions de sinistrés ont été déplacés. En 2005, l'Ouragan Katrina a été un désastre causé par la faillite catastrophique d'un système de digues construit par le gouvernement.

Toutes les inégalités systémiques, les dysfonctionnements profonds et les luttes que les habitants de ces lieux ont dû endurer avant et entre-temps.

De l'extérieur, le mot « résilience » peut avoir une connotation héroïque. Ceux qui doivent vivre ici ont l'impression de vivre en cage.

Voici ce que les habitants d'Haïti veulent que tout le monde sache sur leur pays.

MARYSE DEJEAN : Tout d'abord, nous, en tant qu'Haïtiens, ne considérons pas Haïti comme le pays le plus pauvre des Amériques.

Maryse DeJean, animatrice à la station de radio WWOZ, a fui Haïti avec sa famille lorsqu'elle était enfant. Bien qu'elle vive à La Nouvelle-Orléans depuis des décennies, elle se sent vraiment chez elle dans la capitale de Haïti.

MARYSE DEJEAN : C'est un pays avec une culture très riche. Il est très riche en traditions, mais vivre là-bas en tant qu'Africains en état d'esclavage était si brutal que cela n'avait pas d'importance si la quête d'indépendance semblait suicidaire parce que mourir valait mieux que continuer à vivre sous un système aussi brutal.

Il faut se rappeler, nous dit-elle, que la France a forcé les Haïtiens à payer des réparations afin de rester indépendants après la révolution. Le pays a dû rembourser ses dettes jusqu'au milieu du 20e siècle.

MARYSE DEJEAN : Je pense que c'est un pays qui a été systématiquement appauvri, mais cela ne veut pas dire vous savez qu'il s'agisse du pays le plus pauvre des Amériques. Regardez la résistance, la résilience, la *force* du peuple haïtien qui parvient quotidiennement à faire beaucoup de choses à partir de presque rien. Les sacrifices que les parents consentent pour essayer que leurs enfants aillent à l'école. Vous verrez des écoliers qui sont magnifiques, vous savez, dans leurs uniformes propres et repassés. Et ensuite, vous voyez les quartiers où ils habitent. Vous savez qu'il y a beaucoup d'amour là-bas. Et ensuite la musique {que l'on peut entendre} qui depuis des siècles a influencé une grande partie du monde.

PAUL BEAUBRUN : Je pense que Haïti est un vrai pays de survie. **Nous**

écoutons Paul Beaubrun.

PAUL BEAUBRUN : Les Haïtiens, nous avons toujours eu cette perspective du fait de nos ancêtres depuis l'abolition de l'esclavage et bien d'autres choses – c'est dans notre ADN. Vous savez, pour faire de ce monde un endroit où il fait bon vivre, il faut de la liberté, de l'expression, de la culture, de la musique, tout ça. Je souhaite donc que les auditeurs se renseignent un peu sur Haïti. La beauté de toutes les choses que nous avons données aux États-Unis, à un tas de pays d'Amérique latine. Vous savez, toutes les choses que nous avons données au monde.

La musicienne et auteure Nathalie Cerin qui vit à Philadelphie affirme que l'histoire et l'esprit de la révolution haïtienne l'inspirent à imaginer un monde meilleur.

[Blue Dot Sessions - « Wistful »]

NATHALIE CERIN : Les leaders de la révolution haïtienne ont dû puiser dans leur imagination la plus radicale car ils ne connaissaient pas de monde sans esclavage. Ils ne connaissaient pas de monde où des gens qui avaient été arrachés à l'Afrique pour venir ici pouvaient être autonomes et gouverner leur propre pays. Ils n'ont pas laissé tous les simples faits de la réalité les arrêter, rendre ces idées complètement irréalistes, n'est-ce pas ? Ils savaient qu'ils voulaient être libres. À quoi ressemble la liberté ? Comment cela va-t-il se passer ? Cela n'a pas d'importance.

Nathalie affirme que les gens « raisonnables » dénoncent les rêves d'un monde meilleur comme étant « radicaux ». Elle ajoute que les Haïtiens sont meilleurs à ce jeu que n'importe qui d'autre.

NATHALIE CERIN : Comment nous imposons-nous des limites même lorsque nous rêvons, hein ? Par exemple, asseyons-nous et réfléchissons à ce que pourrait être notre quartier dans le monde le plus idéal. Que pourrions-nous financer dans notre quartier ? À quoi ressemblerait une communauté prospère ?

N'essayez pas d'être réaliste ! Rêvez. Si nos ancêtres avaient réfléchi à ce qui était réaliste, la révolution ne se serait jamais produite. Ils auraient eu quelques réunions de comité avec les esclavagistes et auraient dit par exemple « Eh, est-ce que vous ne pourriez pas nous donner un ou deux centimes de plus par jour ? » Non, non, non, non, non. Ils s'étaient dits, « *Nous rêvons d'un monde où l'esclavage n'existe pas* ».

NATHALIE CERIN : Je ne cherche pas à minimiser les dures conditions qui existent là-bas, vous savez ? Je ne veux pas être comme ceux qui dissent, « nous devons changer la manière dont nous parlons de la pauvreté » parce que la pauvreté est très réelle en Haïti. {C'est quelque chose qui requiert notre attention. Nous devons avoir du cœur.} Mais je cherche toujours à montrer la beauté qui existe. Je cherche à montrer le génie qui existe, vous savez. Les gens qui imaginent et se battent pour de nouveaux mondes existent encore en Haïti.

Fondu de la musique du Northside Skull and Bone Gang

BRUCE BARNES : Nous appelons les esprits de nos familles à se montrer, nous les invitons à entrer, à nous posséder et à descendre dans les rues de la ville pour réveiller la ville, réveiller le monde, c'est ainsi qu'ils le diraient. Réveiller le monde pour un nouveau jour de carnaval.

Bruce « Sunpie » Barnes n'est pas seulement un musicien de zydeco de classe mondiale. Il est également le chef du Northside Skull and Bone Gang, un des plus anciens groupes de Mardi Gras de la ville. Il existe depuis 1819 — 15 ans après la révolution haïtienne.

Le jour du Mardi Gras, avant que le soleil se lève, Bruce et son groupe mettent leurs masques en papier maché et se retrouvent dans un cimetière pour chanter et prier.

BRUCE BARNES : Il faut placer le Carnaval dans un contexte où il n'est pas réduit à une seule chose. Il ne s'agit pas simplement de se trouver sur un grand char, même s'il n'y a pas de mal à ça, mais la véritable beauté du Carnaval est d'être sur le terrain, dans un quartier, en portant un masque, en produisant des choses qui ne vous permettent pas simplement de vous promener et d'oublier que le Carnaval est toujours la mue de la chair, afin de montrer les aspects les plus durs du quotidien comme les plus beaux — vous pouvez faire les deux en même temps.

Le masque de Bruce est celui de Loa Gede, le patron haïtien des morts. Nous avons rencontré son double haïtien un peu plus tôt, durant la Fete Gede à Jacmel.

Il explique que le fait de s'habiller ainsi chaque année lui rappelle la forte sensibilité africaine qui coule dans les veines de la Nouvelle-Orléans et de Haïti.

BRUCE BARNES : De bien des façons, nous avons besoin des uns des autres et oui c'est la beauté d'être capable d'établir des liens et de conserver des racines profondes. Hum, surtout en ce moment avec Haïti, quand nous en venons au clin d'œil qu'est le Carnaval... vous avez quelqu'un qui porte un masque qui donne un dur contexte politique direct, comme disons la COVID-19, et quelqu'un qui fait semblant d'être un roi, une reine ou un riche cadre d'entreprise. Cela montre à la fois la beauté et la laideur.

Et il est facile d'avoir de la fluidité, de passer de l'une à l'autre de ces choses en même temps. Et c'est le fait d'avoir tant de variété ; cela donne aux gens qui viennent visiter bien plus que ce à quoi ils auraient pu rêver. Vous ne pouvez pas rêver aussi vite et aussi grand, et avec autant de variété.

PAUL BEAUBRUN : Le carnaval est une tradition très importante pour nous.

Nous écoutons à nouveau le musicien haïtien Paul Beaubrun.

PAUL BEAUBRUN : Le Carnaval est une thérapie pour les Haïtiens. C'est comme un moment où tout le monde se lâche. C'est un moment où tout le monde danse comme il veut. Vous criez. Vous allez maudire certains si vous le souhaitez parce que vous évacuez vos frustrations et c'est le moment de le faire. {Tout le monde l'accepte.} C'est comme ça.

Paul affirme que Kanaval célèbre la vie, la communauté et le sentiment d'appartenance. C'est une éruption d'euphorie et de beauté, que nous vivions de bons ou de mauvais moments.

PAUL BEAUBRUN : Et en même temps, c'est le moment où, pour nous, vous commencez presque votre année parce qu'elle est nouvelle. Nous appelons ça *brulee*. Cela veut dire que vous avez tout brûlé pour repartir à nouveau.

La musique est une forme de prière à La Nouvelle-Orléans et de l'autre côté de la mer en Haïti.

C'est un héritage que nos ancêtres africains ont légué à nos aïeux en Haïti qui l'ont légué aux réfugiés qui ont réussi à rejoindre La Nouvelle-Orléans.

Et la musique est centrale à la manière dont les gens qui vivent dans ces endroits arpentent ce monde chaotique et difficile. Le paysage musical relie les vivants et les morts, le présent et le passé.

CREDITS

Cet épisode de Kanaval: Haitian Rhythms and the Music of New Orleans a été écrit et produit par Alex Lewis.

Pour d'autres épisodes, rendez-vous sur notre site web à xpn.kanaval.point-o-r-g.

Kanaval est sponsorisé par le Pew Center for Arts and Heritage. Ce projet a bénéficié d'une aide du National Endowment for the Arts. Sur le web à arts.point.gov.

Il a également bénéficié d'une aide de la Wyncote Foundation.

Producteurs exécutifs : Roger LaMay et Bruce Warren ; Production : Alex Lewis ; Adjointe à la production : Eve Abrams ; Rédaction : Cheryl Devall ; Mixage : Jeff Towne ; Assistant à la production : Sam Kesler.

Archives audio avec l'aimable autorisation de : NPR's Fresh Air with Terry Gross, The Studs Terkel Radio Archive et Radio Haiti Archive at Duke University.

Musique avec l'aimable autorisation de Blue Dot Sessions.

Remerciements : Ben Jaffe, Mike Martinovich et toute l'équipe du Preservation Hall Jazz Band. Smithsonian Folkways. Linda Reno et Lori Martineau de Hatianola Organization. Elizabeth McAlister, Paul Beaubrun, Zach Niles et Jake Nussbaum.

Kanaval est une production de WXPB à Philadelphia à l'Université de Pennsylvanie qui est distribuée par NPR — National Public Radio.

Mon nom est Leyla McCalla. Merci d'avoir été avec nous.